

Mohamed Sadok

**Ce que le vent  
n'efface pas**

---

*Roman*



La nuit tombait sur l'Ahaggar comme une lente marée d'encre. Les montagnes de granit noir, que les Touaregs appellent « les doigts du ciel », découpaient leurs silhouettes abruptes sur la dernière lueur rougeoyante de l'horizon. Dans la vallée d'Idelès, une centaine de tentes en peaux de chèvre formaient un village éphémère, et la fumée des feux de bois montait vers les premières étoiles, saluant l'arrivée de la fraîcheur.

Moussa Ag Amastane avait dix-sept ans. Il était assis à l'écart des danses, adossé à un rocher lisse comme une larme, et ses doigts effleuraient machinalement la soie de son tagelmoust. Il n'aimait pas les foules. Il aimait les mots, les silences, et les longues marches dans les oueds où l'on n'entend que le souffle du chameau et le grincement du cuir.

— Tu ne viendras pas, Moussa ? l'appela son cousin Alkander .

— On va jouer de l'imzad . Je reste.

Alkander haussa les épaules et rejoignit le cercle des danseurs.

Alors l'instrument parla.

C'était une vieille femme, assise en tailleur sur une natte, qui tirait l'archet sur la corde unique de l'imzad. Le son ressemblait au vent dans les fissures des rochers, au cri d'une gazelle perdue, à la plainte que poussent les hommes quand ils croient être seuls. Moussa ferma les yeux. Il connaissait chaque mélodie. Sa mère lui avait appris à les déchiffrer : celle-ci racontait l'absence, celle-là le serment trahi. Mais ce soir, l'imzad jouait une chanson qu'il n'avait jamais entendue.

Il ouvrit les yeux. Et il la vit.

Elle arrivait du côté des tentes des femmes b. Sa silhouette longue et droite glissait sur le sable sans un bruit. Elle ne portait pas encore le voile des mariées. Son visage était nu, offert aux regards, et ses yeux – ses yeux étaient plus profonds que les puits de l'Azzé.

— Qui est-ce ? demanda Moussa à voix basse.

— Dassine, répondit le vieux Ourkassou qui veillait à son côté. La fille de Yemma. Ta cousine.

— Je ne l'avais jamais vue.

— Parce que tu ne regardais pas.

Dassine s'avança jusqu'au cercle des danseurs. Sa robe en indigo, frottée de poudre de pierre pour la faire briller, lui collait aux hanches et

ondulait comme une eau nocturne. Des colliers de perles d'ambre s'entrechoquaient à son cou à chaque souffle. Sur son front, un diadème de cuir tressé retenait ses cheveux défaits.

L'imzad changea de rythme. Il devint plus pressant, plus charnel.

Dassine leva les bras. Moussa cessa de respirer.

Elle dansait . Elle dansait comme si son corps avait attendu cette nuit toute sa vie. Ses pieds nus frappaient le sol en cadence, soulevant de fines poussières. Ses hanches décrivaient des huit parfaits, ses épaules des roulis de vague. Mais ce qui bouleversait Moussa, ce n'était pas la grâce du geste. C'était son regard. Elle ne regardait pas la foule. Elle ne regardait pas la musicienne. Elle regardait droit devant elle, comme si elle traversait les hommes, comme si elle dansait pour quelqu'un qu'elle n'avait pas encore rencontré ou pour quelqu'un qui la regardait sans qu'elle le sache.

— Elle est promise à Aflan Ag Daoua, murmura Ourkassou.

Moussa sentit un coup de poignard dans la poitrine. Aflan. Le plus riche éleveur du Hoggar. Un homme deux fois plus âgé que lui, célèbre pour ses raidissements et la cruauté de ses yeux de faucon.

— Depuis quand ?

— Depuis sa naissance. Ce sont les pactes.

L'imzad s'arrêta. La danse aussi. Dassine soufflait un peu, la poitrine soulevée, une mèche collée à sa tempe. Et soudain, ses yeux , pour la première fois de la nuit , rencontrèrent ceux de Moussa.

Un seul battement de cils.

Un seul dixième de seconde.

Mais dans cet éclair, il vit tout : la force, la fragilité, et cette lumière qu'il avait cherchée toute son enfance sans savoir qu'elle existait. Elle détourna la tête aussitôt, rejoignit ses compagnes, disparut derrière le rideau de peau de la tente des femmes.

— Viens, dit Ourkassou. Il se fait tard.

— Je reste encore un peu.

Le vieil homme le regarda longuement, puis soupira.

— Un conseil, fils d'Amastane. Quand on trouve une source dans le désert, on ne l'épuise pas en y buvant tout son souï. On la contemple. On l'effleure. Et on repart avant que le sable ne l'engloutisse.

Il s'éloigna, sa canne frappant le sol avec la régularité d'un cœur triste. Moussa resta seul.

Le feu mourait. Les rires des danseurs s'éloignaient vers d'autres tentes. L'imzad s'était tu. Plus rien ne bougeait, sauf le vent qui tournait autour du rocher en sifflotant une chanson d'avant les hommes.

Moussa prit un caillou plat dans le sable. Sortit son poignard. Et grava en caractères tifinagh, minuscules comme des fourmis :

« Elle a dansé pour celui qui n'osait pas la voir. »

« Maintenant je suis aveugle. »

« Maintenant je vois. »

Il remit le caillou dans sa poche de cuir. Il ne savait pas encore qu'il écrirait son nom sur le sable, chaque matin, pendant des années.

Il ne savait pas encore que le vent, un jour, accepterait de le laisser.

Le lendemain, Moussa se leva avant l'aube. Il n'avait pas dormi. Le visage de Dassine tournait dans sa tête comme une étoile errante, et il avait passé la nuit à gratter des vers sur des morceaux de cuir, qu'il avait ensuite froissés et jetés au vent. Rien n'était assez beau. Rien n'était assez juste.

— Tu es malade ? demanda sa mère en le voyant sortir de la tente, les yeux cernés. Tu as faim ?

— Je n'ai pas faim.

— Tu as faim d'autre chose, alors.

Elle était femme à tout comprendre du premier regard. Elle ne posa pas d'autre question. Elle lui versa le thé de l'aube, amer et brûlant, et le regarda boire en silence.

Moussa passa la matinée à errer entre les campements. Il croisa des guerriers qui préparaient leurs selles, des femmes qui tannaient des peaux, des enfants qui chassaient les lézards à coups de pierres. Personne ne lui adressa la parole. Il était le fils de l'amenokal défunt, et la tristesse des chefs impose une distance que nul n'ose franchir.

C'est vers l'heure du zénith, quand le soleil cognait si fort que les ombres disparaissaient, qu'il la revit.

Elle était assise à l'entrée de la grande tente des femmes, occupée à tresser des cordes en fibres de palmier. Ses mains allaient et venaient, rapides et sûres, mais son regard flottait ailleurs, perdu entre deux dunes.

Moussa s'arrêta à vingt pas. Il osa à peine respirer.

— Tu vas rester là à me regarder comme un chameau qui a perdu son troupeau ? dit-elle sans lever les yeux.

Il eut un sursaut. Elle l'avait vu. Elle l'avait vu depuis le début.

— Je... je ne voulais pas déranger.

— Tu ne déranges pas. Assieds-toi.

Il obéit. Il s'assit face à elle, sur le sable brûlant, et soudain il ne sut plus où poser ses mains. Il les mit sur ses genoux, puis dans son dos, puis croisa les bras. Rien ne convenait.

Dassine leva enfin les yeux. Ses sourcils, finement dessinés au khôl, se haussèrent d'un millimètre.

— On m'avait dit que Moussa Ag Amastane était un guerrier. Pas un enfant qui ne sait pas quoi faire de ses dix doigts.

— Je combats avec une épée, pas avec des mots.

— Alors apprends. Les mots sont des épées plus fines. Elles ne coupent pas la chair, elles coupent l'âme.

Elle se leva d'un mouvement souple, entra dans la tente, et en ressortit quelques instants plus tard avec un petit réchaud en terre cuite, une théière cabossée et trois sachets de poudre verte.

— Tu sais préparer le thé ? demanda-t-elle.

— Mon cousin Alkander dit que je le rends imbuvable.

— Alors je vais t'apprendre. La première chose à savoir, c'est qu'un Touareg qui boit son thé trop vite est un homme qui n'a rien à dire. Et un homme qui n'a rien à dire...

— ...est un homme vide, termina Moussa. Ma mère dit ça souvent.

— Ta mère est une femme sage.

Elle disposa les trois sachets devant elle, alignés comme des soldats.

— Le thé se boit trois fois, expliqua-t-elle. La première est amère comme la mort. La seconde est douce comme la vie. La troisième est légère comme l'amour.

— Et laquelle préfères-tu ?

Elle le regarda droit dans les yeux. Il y avait dans son iris une nuance d'ambre que la lumière du soleil faisait briller par instants, comme un éclat de mica dans le granit.